



# CE QUI ARRIVE À LA FRONTIÈRE DE SOI

Extrait du clip « Providentielle », 2020

**Une proposition documentaire  
de Jenny Teng & des élèves de 3<sup>e</sup>G  
du collège Simone Weil à Aulnay Sous Bois**



**GRAND DOM,  
CHANTEUR  
LÀ BAS,  
ICI DÉMÉNAGEUR.**

Dominique en enregistrement dans sa chambre à Massy Palaiseau, 2019.

## L'hospitalité ou la capacité d'accueil en nous

**L'**hospitalité, on la sent avant tout dans l'ambiance d'un lieu, d'un visage, d'une adresse.

Nous avons mis des adjectifs et des noms communs sur ce qui nous paraissait résonner avec cette notion à la fois évidente et ambivalente: on remarque l'hospitalité aussi et surtout de nos jours là où elle fait défaut.

Agréable, souriant, ouvert, gentil, accueillant, frontière, porte, cadenas, soleil, étranger, repas, mélanger, inviter, rejeter, bienveillance, gîte, doux, positif, empathie, compassion, prison, sans-papier...

L'hospitalité nous intéresse en ce qu'elle nous parle de ce qui est possible en chacun de nous de faire comme place à l'Autre, dans toute sa différence. Nous avons travaillé sur nos «capacités d'accueil» intérieures - définition du «désir» selon le psychanalyste Jacques Lacan, en réfléchissant sur ce que nous ressentons en premier lieu face au monde.

Dominique, dit Big Dom, a obtenu ses papiers français en 2010 après une longue traversée d'épisodes douloureux, des collines du Rwanda à la banlieue de Massy Palaiseau.

Avant son arrivée dans la classe, il était important que nous nous préparions à l'accueillir dignement et que nous soyons prêts artistiquement à l'interviewer et en faire le portrait.

# FAIRE UNE IMAGE

## Faire une image = faire des choix

**U**ne première étape de l'atelier: «météo du jour» a consisté dans cette perspective à mettre en mots des sensations, peurs, impressions, en regardant le ciel : les nuages accumulés évoquant tantôt la menace, tantôt la tristesse, tandis que l'éclaircie au loin annonce des heures plus joyeuses.

Nous avons été attentifs à la lumière naturelle en contraste avec la lumière artificielle qui éclaire les couloirs du collège, et avons pu observé dans les séquences de films choisies la manière dont les personnages étaient mis en lumière. Quels effets veut-on créer en choisissant une lumière bleue et froide, plutôt que tirant vers le jaune et l'orangé ? Quelles sensations éprouve le spectateur vis-à-vis du personnage et de son état à ce moment de la scène et du récit ?

La deuxième étape de l'atelier, «initiation à l'image fixe», nous a fait prendre conscience des choix qui se présentent, à chaque fois qu'on sort son téléphone pour prendre une photo.

D'abord la lumière comme nous l'avions déjà abordée, puis le cadre. Placer son téléphone à la verticale a une conséquence, mais on ne pourra pas retourner la caméra dans ce sens. Mieux vaut alors le garder à l'horizontal, pour respecter le format en cours dans les salles de projection et à la télévision.

Les exercices visaient à comprendre qu'il y avait un nombre de paramètres à choisir avant de prendre une photo, comme le format, la lumière, la distance avec l'objet/sujet choisi. Ensuite nous avons tenté de parler en utilisant nos propres mots, de l'importance du sentiment du preneur d'images au moment où il déclenche l'obturateur.

L'appareil photo est une machine qu'il ne tient qu'à nous de contrôler. Nous ne devons pas nous négliger notre part de créativité au profit de la technologie. Le choix d'utiliser les téléphones portables s'inscrit dans la perspective de transformer le rapport à l'image dans son quotidien, dans sa famille, parmi ses amis, avec pour ambition de faire d'un geste machinal et non réfléchi une vraie action, en y mettant sa part de subjectivité et de créativité.

Un des enjeux des images prises dans la cour et dans les couloirs était de rendre vivants toute chose, élément naturel, visage d'un ami, capturé dans l'appareil.

Nous sommes des êtres vivants et sensibles alors il s'agit de rendre vivants et sensibles ce que nous avons vu, ressenti, pensé au moment de la prise de vue ou pendant sa préparation. Le résultat n'est pas toujours à la hauteur de nos idées. Parfois, si...



Portrait de sœur, Loris, 2020

**Quel sentiment un portrait dégage-t-il? Est-on obligé de sourire pour « bien paraître » ?**

**En quoi sent-on la proximité entre le photographe et son modèle ?**

Cette photo nous a plu parce qu'elle ne cachait pas la mélancolie de la sœur du photographe au moment de se faire prendre le portrait. Le gros plan marque sa confiance et dans son regard humide, une forme de tranquillité se dégage. C'est une photo réussie dans le sens où on apprend quelque chose de la personne, ainsi que du photographe qui a voulu nous raconter quelque chose de cette personne, volontairement ou pas.



Table à manger, nappe rouge et jaune  
Loris, 2020

**Quelle ambiance se dégage de la pièce à manger ?**

**Est-elle conviviale ou au contraire hostile à l'invitation ?**

On pourrait croire tout d'abord que la scène est hostile et repoussante, et pourtant, une chaleur imprègne la photo. Ce n'est pas seulement lié aux couleurs chaudes rouge et jaune et au bois clair des chaises. C'est aussi à travers sa composition géométrique. Le photographe choisit de placer l'angle droit en bas au milieu, ce qui crée une entrée vers la table. Vide, elle permet d'imaginer ce qui pourrait être ou ce qui a été dessus. La photo donne ainsi une liberté au spectateur, on peut dire qu'elle est hospitalière.

# COMMENT RACONTER

## Comment raconter la trajectoire d'une vie agitée ?

**A**

travers la rencontre avec Dominique, je projetais de donner aux élèves le goût du récit. Conteur invétéré malgré sa trentaine naissante, Dominique aime raconter tout ce qui lui arrive et ce qu'il observe des autres, de Paris, de l'actualité.

L'oralité de sa langue, le Kinyarwanda, participe de ce plaisir et de cet enchantement à mettre en mots et en chants tout ce qu'il croise.

Comme son peuple, il se définit avant tout comme un être du verbe, c'est par le verbe qu'il représente son rapport au monde, à l'univers. Il n'y a pas au Rwanda de tradition de peinture, de sculpture ... pas d'architecture, mais une langue très sophistiquée, le Kinyarwanda, très élaborée, qui met en représentation des tableaux, des paysages, des personnages, des histoires complexes et diversifiées. Le chant permet de mettre des mots sur des événements extrêmes (deuil, disette, guerre, absence, etc.), mais aussi de dire la beauté, l'amour, la bravoure, le bonheur d'avoir des enfants, la prospérité, etc. Pour mettre des mots sur le génocide par exemple, le chant a été la première forme d'expression artistique.

Nous avons commencé avec les professeures, mesdames Perrot et Taïeb, à imaginer sous quelle formes les élèves formuleraient leurs questions et leurs impressions du personnage. Nous avons pensé à une chorégraphie, à des entretiens, des images fixes sur bande sonore décalée, la participation à la réalisation du prochain clip de Big Dom.

J'ai imaginé de mon côté consigner l'histoire de son arrivée en France, ses premiers jours, notre amitié. Il reste quelques K7 DV de l'époque du film que nous n'avons jamais terminé, en 2006, parce que les rapports diplomatiques franco-rwandais étaient rompus. Je voulais à travers ce récit – que j'aurais présenté aux élèves et dans l'objectif d'en tisser le fil rouge – mettre en lumière le contraste terrifiant entre son statut de pop star là-bas et sa grande précarité ici, la manière dont il est perçu comme un étranger. Ce n'est pourtant pas par choix qu'il est arrivé, comme la plupart des migrants et des sans-papiers que nous croisons aux portes de Paris. Souvent ces personnes ont fui des guerres atroces, des scènes de torture. Ils arrivent épuisés et déboussolés dans une société qui ne les accueille pas.



## Mon récit et celui de l'OFPRA

**D**ominique est arrivé en France en novembre 2010. C'était un hiver humide et glacé. Je reçois un appel d'un numéro inconnu. Je n'arrive pas à comprendre d'où il m'appelle.

Comment venir de l'aéroport de Roissy?

Je suis interloquée. Mais qu'est ce qui lui a pris de venir en France?

On avait pourtant parlé de longues heures à Kigali du sort qui était réservé aux migrants d'Afrique: ils finissaient balayeurs des rues d'Europe, au mieux et au pire, après une suite d'échecs et de stigmatisation, ils devenaient fous et finissaient dans la rue.

Nous nous voyons quelques jours plus tard à la terrasse du restaurant Pho 14 pour une soupe vietnamienne, épicée et brûlante. J'ai du mal à croiser son regard triste, il n'a plus de cheveux sur le crâne, il a considérablement maigri. Nous parlons peu, dans le croisement bruyant l'avenue de Choisy, d'Ivry et la rue de Tolbiac, au cœur de quartier chinois du 13<sup>e</sup>. C'est un drôle de voyage dans le temps et les géographies s'entremêlent. Nous évoquons son quartier de Nyamirambo, le plus populaire de Kigali, je prends des nouvelles des amis laissés là-bas, les silences sont lourds, il baisse la tête, plonge le regard dans la soupe. À son manque d'appétit, je ne le reconnais pas, lui qui engloutissait brochette sur brochette quand nous préparions un film documentaire quelques années avant.

Nous avons mis deux semaines à rédiger son récit de migration. Pendant de nombreuses heures, de larmes, de détours et de colères, nous avons établi la suite des événements qui l'ont conduit jusqu'en France.

À la suite de notre départ, Guillaume Doucet le réalisateur et moi qui l'assistais, Dominique a été interdit de concert. Chanteur d'afro beat rwandais avec une voix R'n'B, c'était une star quand on l'a rencontré en novembre 2006. Nous habitions dans la même cour et les filles se bousculaient pour lui parler partout où il passait. Il m'avait pris comme escorte pour ne pas se faire assaillir en discothèque, quand il voulait danser tranquillement. Je me souviens, entre les faisceaux de lumière et le coupé décalé importé du Congo voisin, des femmes aux longues jambes qui me jetaient des regards noirs.

Je n'ai pas cru à ses histoires dans un premier temps. Il se mélangeait les pinceaux, confondait les dates, les personnes, les événements de 94 pendant le génocide où il a perdu sa mère, assassinée devant lui, dans la même cour où on habitait. J'ai réalisé lors de ce travail de reconstitution des faits dans leur ordre chronologique qu'il était presque impossible pour celui qui a fui des événements traumatisants de mettre en récit ordonnée,

dans un sens cohérent, avec le bon ton, la bonne voix, tout en ne se laissant pas envahir par les émotions violentes.

Ce travail de « mise en récit » demandé aux nouveaux émigrés est la condition pour postuler au droit de résidence en France ou de nationalité française. Face à l'institution et en fonction de la compassion de son représentant, le réfugié peut très vite perdre ses moyens et finir par dire n'importe quoi. Certains tombent alors dans le mensonge par omission ou pour cacher des choses inavouables, comme des expériences terribles de violence, de viols, d'humiliation.

Dominique est arrivé en France par des voies illégales : c'est un faux prêtre qui lui a fait passé la frontière, en le déguisant en musicien pour une congrégation catholique. Il n'a pas choisi sa destination. C'était pour échapper au gouvernement rwandais, qui l'avait enfermé dans un container de 10m<sup>2</sup> avec 12 autres personnes soupçonnées de terrorisme. Affamés, insultés, torturés, tous les prisonniers n'ont pas pu échapper à la mort comme Dominique. Le gardien connaissait ses chansons par cœur et par l'intermédiaire de son frère Didier champion de Basket Ball, il reçoit une somme d'argent pour le faire s'enfuir. Un soir, à la tombée de la nuit, il appelle d'une voix forte Dominique dans le container. Ses camarades prennent peur. Ceux qu'on a appelés ainsi les jours précédents ne sont pas revenus. Dominique a du mal à avancer tellement ses jambes et tout son corps tremble. Une fois éloigné du champ de vision du bureau des gardiens, le geôlier lui jette une veste sur les épaules et le somme de courir le plus vite possible. Il fait semblant de tirer trois coups de feu, trois balles qui partent dans les airs, tandis que Dominique malgré son état d'épuisement, parvient à se cacher dans une zone de marais. Il ne sent même pas le froid ni le collant de la vase, il est surpris d'être hors du camp. Il retrouve son chemin, toujours en rampant, se cachant, s'abritant sous les arbres, jusqu'à la maison de son cousin. D'autres péripéties plus rocambolesques l'entraînent jusqu'au Burundi, puis à Paris d'où il m'appelle.

Avec les élèves de 3<sup>e</sup>G de Simone Veil d'Aulnay-sous-Bois, nous avons l'intention de recueillir son récit, et de retracer étape par étape son long chemin avant d'être ici. Ce serait une manière de rendre hommage à tous les réfugiés dont l'histoire reste inaudible et invisible, non pas parce qu'ils ne savent pas raconter, comme le poète Robert Antelme à la sortie du camp de concentration, mais parce qu'il n'y a personne pour les entendre. Tout le destin de ces hommes se joue sur une décision, souvent arbitraire, dépendant d'un contexte politique et économique.

# ANNEXES

## Séquences de films projetés

1/ *Le Plongeon du Homard* (2014, 28')

[Private video on Vimeo](#)

mot de passe: tamo

2/ *Loin de Gangnam* (2015, 31')

<https://vimeo.com/139056745>

mot de passe: camille

3/ *J'égare les coquelicots au milieu de la nuit* (2013)

<https://vimeo.com/91360955>

4/ *Tours d'exil* (2010, 56')

[Private video on Vimeo](#)

mot de passe: chinatown

5/ *Centre d'hébergement et de réhabilitation sociale*

Documentaire de Jenny Teng La Fémis 2013

« À LA FRONTIÈRE DE SOI »,  
UNE DÉMARCHE IMAGINÉE  
ET COORDONNÉE PAR F93,  
CENTRE DE CULTURE  
SCIENTIFIQUE, TECHNIQUE  
ET INDUSTRIELLE DE  
SEINE-SAINT-DENIS.  
C'EST UNE INITIATIVE  
SOUTENUE PAR LE  
DÉPARTEMENT  
DE LA SEINE-SAINT-DENIS  
DANS LE CADRE DU  
DISPOSITIF  
« LA CULTURE ET L'ART  
AU COLLÈGE ».

F 9 3

seine-saint-denis  
LE DÉPARTEMENT